Jean-François Goubet (dir.), *Kant et l'éducation*, Arras : Artois Presses Université, collection « Éducation, formation et lien social », 2016, 125 p.

J.-F. Goubet, qui a dirigé ce volume issu de deux journées d'études sur l'enseignement chez Kant (en 2010, à l'Université d'Artois et à la Maison Heinrich Heine) et a traduit plusieurs des contributions présentes, n'a pas ménagé ses efforts pour mener à terme cette publication. Il s'agit d'un ouvrage d'histoire de la philosophie qui s'adresse prioritairement aux spécialistes de Kant, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à une discipline un peu oubliée, la logique, discipline qui aujourd'hui est devenue, dans un sens tout à fait nouveau, l'apanage des seuls mathématiciens ou informaticiens. L'objectif, clairement revendiqué dans l'introduction, est ainsi de renouveler les études kantiennes en redonnant aux cours de logique du philosophe de Königsberg - mais aussi aux traités de logique dont il a pu s'inspirer - leur juste place. Ce qui satisfera notamment les exégètes soucieux de penser les conditions d'émergence, entre 1770 et 1781, ou peut-être même avant, d'une logique transcendantale, par opposition aux logiques formelles ou aux onto-logiques d'inspiration aristotélicienne en vigueur à l'époque.

Que le contenu de ce volume soit ardu, cela ne se ressent pas immédiatement tant la première contribution, celle de Sophie Grapotte, intitulée « Kant enseignant. Carrière académique-Mode d'exposé-Notes de cours » est éclairante. On y apprend notamment qu'une fois promu professeur de logique et de métaphysique, Kant dispensait ses cours le matin, de 7h à 8h. On découvre aussi les mœurs universitaires d'une époque où les étudiants, souvent très jeunes puisqu'ils entraient à l'université à l'âge de 14 ou 15 ans, cherchaient à se procurer les copies des cours professés. Du reste, l'enseignement de Kant était difficile comme en attestent les nombreuses notes de cours que les chercheurs peuvent consulter (de celles de Herder datant du début des années 1770 jusqu'à celles de Vigilantius datant du milieu des années 1790). S'il n'est guère aisé de déterminer, comme le souligne S. Grapotte, dans quelle mesure ces notes restituent avec exactitude les cours mêmes de Kant, il est néanmoins permis de distinguer trois sortes de manuscrits : le *Mitschrift* ou *Urschrift*, qui est un manuscrit de notes rédigées à la hâte dans la salle de cours par l'élève ; le *Reinschrift* qui, lui, est soigneusement rédigé à la maison à partir de notes de cours ; et enfin, l'*Abschrift* qui est réalisé à partir d'autres copies, soit pour un usage personnel, soit pour être vendu (cf. p. 26-27).

S'intéressant ensuite très précisément au manuscrit connu sous le nom de *Traité de pédagogie*, et édité par Friedrich Theodor Rink en 1803, un an avant la mort de Kant, Werner Stark se livre à une analyse fine des textes pour essayer d'en déterminer, comme d'autres avant lui, le statut véritable (cf. « *Kant über Pädagogik*, un cours comme les autres ? », p. 33-45). Mais malgré la précision de l'enquête, et les arguments avancés sur la datation ou la fonction de cet écrit kantien, force est de reconnaître que le *Traité de pédagogie* ne livre pas facilement son secret. Resituant ce manuscrit dans son contexte historique, celui des débats sur l'établissement du baccalauréat en Prusse (en 1788) mais aussi sur la formation des enseignants, Stark suggère alors qu'il pourrait s'agir d'un contre-projet à l'école latine où Kant lui-même allait avant 1740, le *Collegium Fridericianum* piétiste (cf. p. 41).

Gageons qu'à cette étape de leur lecture, les enseignants, pédagogues ou didacticiens qui, influencés par le titre sobre de l'ouvrage, *Kant et l'éducation*, pensaient trouver ici des pistes pour nourrir leurs réflexions ou leurs pratiques quotidiennes, seront, à défaut d'être déçus, sommés d'effectuer eux-mêmes certaines médiations entre, d'un côté, ce travail de philologie et d'historiographie, et de l'autre, certains enjeux éducatifs contemporains. Que le parti-pris de ce volume ne soit jamais de mettre directement en relation nos préoccupations

contemporaines en matière d'éducation et les apports de Kant en matière de pédagogie et de logique, cela n'est évidemment pas un défaut. Mais comment faire patienter en ce point les lecteurs qui, assez légitimement, souhaiteraient peut-être examiner plus rapidement la distinction kantienne de la sensibilité et de l'entendement (voir les premières lignes de la « Logique transcendantale » dans la *Critique de la raison pure*), afin, pourquoi pas, de mettre en perspective les notions de sensibilité et de règle du programme d'éducation civique et morale de 2015 ?

Pressentant sans doute le risque grandissant d'une réduction de la *philosophie de l'éducation* à la seule *histoire de la philosophie kantienne de l'éducation*, et, pire que tout, la réduction de la question de l'éducation à une simple question philologique, J.-F. Goubet tient alors à souligner le caractère paradigmatique des réflexions kantiennes sur l'éducation (cf. « La pédagogie kantienne, une science ou un art ? Le statut de la discipline éducative et ses conséquences sur la formation des maîtres », p. 47-56). Si l'étude des cours et des manuscrits de Kant mérite d'être renouvelée, c'est avant tout parce qu'ils constituent un miroir privilégié des différentes représentations de la cohérence et de la rigueur, y compris de la maîtrise du corps, qui sous-tendent, qu'on le veuille ou non, toute instruction ou éducation. Perspective qui pourrait donc combler, pourquoi pas, les pédagogues ou les didacticiens, mais aussi les psychologues, lecteurs occasionnels ou assidus de Kant, qui s'interrogent, encore et toujours, sur les conditions du développement de l'intelligence chez l'enfant, c'est-à-dire, au fond, sur ses capacités logiques inséparables toutefois de ses aptitudes physiques et morales. Précisons d'ailleurs que la toute dernière contribution du volume, écrite aussi par Goubet et intitulée « La logique anthropologique de Kant, une troisième sorte de logique ? », suggère habilement, en guise de récapitulation ou de synthèse ouverte, que la postérité de la logique kantienne excède, de par sa complexité et son équivocité, toute postérité assignable. Ce qui est encore un moyen de prévenir tout contresens sur l'ambition avouée de ce volume collectif : s'il s'agit bien de renouveler les études kantiennes en sortant des sentiers battus d'une interprétation progressiste de l'Histoire de l'humanité qui tend à survoler la lettre même des manuscrits, le but n'est jamais pour autant de nier l'inspiration morale des écrits de Kant, voire son optimisme métaphysique, c'est-à-dire, au fond, son anthropologie.

On mesure donc mieux, au fil des pages, pourquoi il convient surtout, selon la formule de Tinca Prunea-Bretonnet (p. 57) d'« entrer dans le corpus kantien par les leçons de logique » mais aussi de mieux prendre acte, dans tout le reste de ce *Kant et l'éducation*, du statut de la logique au XVIII^{e} siècle. La question de fond qui sous-tend toutes les autres, renouvelant l'antique débat entre Aristote et les stoïciens, est, en vérité, celle de la nécessité et de la contingence. S'il importe donc de repérer chez Kant certaines influences à l'œuvre, par exemple celles de Descartes et de Leibniz (cf. la contribution de Hansmichael Hohenegger et Ricardo Pozzo, p. 71-80) ou d'insister, au contraire, sur l'originalité incroyablement moderne du formalisme logique de Kant (cf. la contribution de Juan Ignacio Gómez Tutor, p. 81-92), c'est parce que la double question du sens et de la finitude est au cœur de toute éducation possible. L'objectif est surtout de penser - en guise de logique matricielle, d'avant toute déclinaison en logiques générale, appliquée, transcendantale, etc. - la double ou quadruple articulation (de nos idées mais aussi de nos expériences) de ce qui a pour nom nécessité et/ou contingence. Et c'est bien parce qu'il n'est guère facile d'échapper à la facticité de notre condition qu'il convient aussi d'examiner, comme María Jesús Vázquez Lobeiras le pressent ici, les enjeux de ce qu'elle appelle le « programme kantien d'isolement de la raison entre 1770 et 1781 » (p. 93). En ce point où la question de la logique se fait question existentielle, il est clair que toute l'œuvre métaphysique de Kant devient indistinctement logique et existentielle. Autre façon de dire que la transcendantalité exhibée par l'auteur de la *Critique*

de la raison pure est une idée ou une vision qui à présent gouverne, explicitement ou secrètement, toute pensée de notre être-au-monde, et donc toute philosophie de l'éducation suffisamment radicale.

Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)